

**Alain Lance**

## **L'étranger familial**

Dans les très nombreux essais consacrés à la traduction littéraire surgit fréquemment cette interrogation : traduire n'est-il pas impossible ? D'autant plus impossible lorsqu'il s'agit de poésie, où les signes et les sons sont combinés de façon indissociable. Pour Jean-Yves Masson, la traduction d'un poème est une opération éminemment paradoxale car « *elle a pour but une mimesis impossible.*<sup>1</sup> »

À la différence de maints autres pays européens, la France n'eut pas toujours une féconde pratique de la traduction des poésies étrangères. Au dix-septième siècle sembla s'imposer une certaine manière de traduire les textes classiques : il fallait que le résultat fût conforme au goût français : c'est ce que pratiqua le traducteur Nicolas Perrot d'Ablancourt (1606-1664), qui n'hésita pas à modifier les formulations d'une langue étrangère en vue de les acclimater aux normes de la langue française. Et l'on attribue au grammairien et lexicographe de la même époque, Gilles Ménage (1613-1692), l'expression « *belle infidèle* » pour désigner cette conception de la traduction, qui ne fut remise en question que bien plus tard, notamment par Chateaubriand, lorsqu'il traduisit *Paradise lost* de Milton. Il commença ce travail lors de son exil en Angleterre, de 1793 à 1800, mais le reprit ensuite et c'est seulement en 1836 que fut publiée sa traduction. Certains la contestèrent véhémentement, comme Gustave Planche, selon qui elle n'était « *ni française, ni littérale, ni fidèle* », alors que d'autres, comme Pouchkine, la trouvèrent admirable. Chateaubriand déclara qu'il n'avait pas voulu donner une traduction « *élégante* » de cette œuvre : « *c'est une traduction littérale dans toute la force du terme que j'ai entreprise, une traduction qu'un enfant et un poète pourront suivre sur le texte, ligne à ligne, mot à mot, comme un dictionnaire ouvert sous leurs yeux.* » À peine dix ans plus tôt, le poète Gérard de Nerval rendit un bel hommage à Goethe en traduisant son *Faust*, version dans laquelle alternent passages en vers et en prose.

Dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, deux des plus grands noms de la poésie française se signalent par des traductions : Baudelaire et Mallarmé ; l'un et l'autre ont tenu à faire découvrir aux lecteurs français l'œuvre d'Edgar Allan Poe. Et l'un des poètes français les plus originaux de la fin du dix-neuvième siècle, Jules Laforgue, mort à l'âge de 27 ans, traduisit *Leaves of grass* du poète américain Walt Whitman. Alors qu'il vécut de 1881 à 1886 à Berlin comme lecteur de l'impératrice allemande Augusta von Sachsen-Weimar-Eisenach, il n'a en revanche traduit aucun poète allemand.

Un des poètes et romanciers français les plus marquants du XX<sup>e</sup> siècle, et co-fondateur du mouvement surréaliste, Aragon, a également traduit à quelques reprises des auteurs étrangers : Lewis Carroll, sans doute en collaboration avec Nancy Cunard, Pouchkine et Maïakovski, avec Elsa Triolet, mais aussi quelques poèmes de Rafael Alberti et, avant la seconde guerre mondiale, de Bertolt Brecht. Signalons également qu'un autre poète surréaliste, Philippe Soupault, fut l'un des co-traducteurs de *Finnegans Wake* de James Joyce.

Les poètes français mirent plus d'un siècle à découvrir Hölderlin. C'est en 1931 que Jean Tardieu (1903-1995) donne une belle traduction en hexamètres de l'*Archipelagus* de Hölderlin. Depuis lors, un autre acteur important de la poésie française contemporaine, Philippe Jaccottet, a publié de nombreuses traductions du reclus de Tübingen. Il faut citer également un autre poète de cette génération, André du Bouchet (1924-2001), qui refusa toujours de faire une distinction entre son travail de poète et son travail de traducteur, et a publié des traductions de Hölderlin, Mandelstam et de son ami Paul Celan. Rappelons que ce dernier l'a également traduit<sup>2</sup>. Les traductions des poèmes de Paul Celan par du Bouchet ont été contestées, notamment par Henri Meschonnic (1932-2009), dans un fameux article polémique des années soixante-dix intitulé « On appelle cela traduire Celan ». Mais, pour du Bouchet, « *une traduction n'est pas une adaptation, il ne s'agit pas de ramener ce qu'on découvre à ce qu'on connaît déjà, mais c'est exposer ce qu'on connaît à l'épreuve de l'inconnu.* » Une conception proche de celle du traducteur et essayiste français Antoine Berman (1942-1991) qui, avec son essai *L'épreuve de l'étranger* (1984) fit enfin connaître au public français les thèses développées par Schleiermacher dans *Über die verschiedenen Methoden des Übersetzens* (1813), selon lesquelles une traduction doit se conformer le plus possible à la langue du texte original.

Dans la seconde moitié du vingtième siècle, de nombreux poètes français ont traduit de la poésie étrangère. Par exemple Yves Bonnefoy (dont l'œuvre est traduite en allemand par Friedhelm Kemp puis, plus récemment, par Elisabeth Edl et Wolfgang Matz) a publié en 1994 sa traduction de 24 sonnets de Shakespeare. « *On ne traduit bien que son proche* », affirmait Bonnefoy ; mais, afin de « *dégager des virtualités un peu étouffées dans l'original par la forme fixe* », il n'a pas hésité à proposer des versions françaises des sonnets non en quatorze vers mais parfois en 17 ou 18.

Pour Guillevic (1907-1997)<sup>3</sup>, qui traduisit des poèmes de Trakl et de Brecht, il s'agit de faire parler le poète que l'on traduit « *dans une autre langue que la sienne, avec sa voix, mais telle qu'on l'entend en soi-même.* ». Cela s'accompagne inévitablement d'une perte, car, précise-t-il, « *le traducteur doit toujours, presque toujours, abandonner, sacrifier quelque chose. Quoi ? Ce qui n'est pas essentiel.* » L'œuvre poétique de Guillevic est considérable ; depuis *Terraqué* (1942), elle se compose essentiellement de poèmes en vers libres, mais il a publié en 1954 le recueil *31 sonnets*, préfacé par Aragon. Ce dernier avait encouragé les nouvelles générations de poètes à poursuivre l'expérience de la poésie de la Résistance et privilégier, tout en les renouvelant, le sonnet et l'alexandrin. En relisant récemment le livre de Guillevic, je fus surpris de découvrir que le poème sur lequel il s'ouvre est l'écho de celui que Brecht écrivit à la fin des années trente pendant son exil au Danemark, *An die Nachgeborenen* (« À ceux qui naîtront après nous »), que Guillevic a d'ailleurs traduit. (*Vous qui émergerez du flot / Dans lequel nous aurons sombré, / Pensez / Quand vous parlerez de nos faiblesses / Aux sombres temps / Dont vous serez sortis...*). Voici ce poème de Guillevic :

### Aux hommes de plus tard

Mais vous qui connaîtrez l'autre travail, plus tard,  
Alors qu'il sera devenu comme une fête,  
Quand il sera ce qu'est le poème au poète,  
Pour chacun sa passion, sa victoire, son art,

Pensez alors à nous avec un peu d'égard.

C'est vrai que d'avoir tant trimé comme des bêtes  
Des travaux qu'on exécute et qu'on répète,  
La tristesse a bien pu marquer notre regard.

Ah ! Comprenez que nous avons aimé la vie  
Et malgré ça, cet enfer-là, pas eu envie  
D'abandonner l'espoir et de pleurer sur nous.

Oui, nous avons aimé terriblement la joie,  
La moindre et grande joie, au moins autant que vous,  
Et la plus grande était de vous ouvrir la voie.

Il y a presque un demi-siècle, les éditions parisiennes de l'Arche ont publié l'ensemble de l'œuvre poétique de Brecht traduite en français. Plus d'une vingtaine de traducteurs ont participé à cette entreprise. Il s'agissait essentiellement de germanistes, mais aussi de quelques poètes, comme Jean-Paul Barbe, Boris Vian (1920-1959), Guillevic et Maurice Regnaud (1928-2006). C'est grâce à ce dernier que l'on peut notamment lire en français le *Deutscher Kriegsfiel*, les *Svendborger Gedichte* et les *Buckower Elegien*. Je me souviens qu'un soir du début des années quatre-vingt à Berlin, chez Joochen Laabs et Daniela Dahn, lorsque j'avais présenté Maurice Regnaud à nos amis comme poète<sup>4</sup> et traducteur de Brecht et de Rilke, ils manifestèrent un certain étonnement, tant les univers poétiques de ces deux auteurs sont différents. À quoi Maurice Regnaud répondit qu'il éprouvait certes une très grande admiration pour Rilke, mais que s'il n'avait pas rencontré l'œuvre de Brecht il serait demeuré dans le « *pathétique imbécile* ». En ce qui concerne la différence entre Rilke et Brecht, Regnaud pensait qu'ils étaient poétiquement antithétiques, et moins thématiquement qu'originellement<sup>5</sup> : « *Brecht, c'est le poète originellement de la conversion de l'espace en temps ; tout espace, pour Brecht, toute chose est moment dans un processus, moment transitoire, dirait-il ; tout pour lui est histoire – alors que Rilke est le poète de la conversion originellement du temps en espace.* » Et rappelons que Maurice Regnaud n'a pas seulement magistralement traduit Brecht et Rilke, mais aussi un des recueils les plus originaux de Hans Magnus Enzensberger, *Le Mausolée*, ce qui lui valut de recevoir le Prix Nelly Sachs de la traduction poétique en 1988. Dans le numéro 113/114 de la revue *Action Poétique*<sup>6</sup> Maurice Regnaud écrivait : « *Dire que traduire est un exercice à la fois un et triple, en fait c'est dire essentiellement que tout traducteur doit faire face à cette toujours une et triple tâche : comprendre – se replacer – trouver.* »

Puisque je viens de citer *Action Poétique*, l'une des plus importantes revues françaises de poésie, il faut rappeler le travail considérable qui y fut accompli pour faire connaître en France la diversité des poésies étrangères, surtout grâce à celui qui la dirigea du début des années soixante jusqu'à la cessation de sa parution, en 2012. Je veux parler d'Henri Deluy, talentueux et infatigable traducteur, notamment de poètes néerlandais, tchèques et slovaques (Seifert, Novomesky), russes (Maïakovski Mandelstam, Akhmatova). Et, dans la même génération, il faudrait évoquer bien d'autres noms marquants de la poésie française contemporaine : Dominique Grandmont, traducteur de Ritsos ; Claude Esteban, traducteur d'Octavio Paz, Francisco de Quevedo et Jorge Guillén ; Jacques Roubaud et Yves di Manno traduisant des poètes états-uniens ; ou encore Charles Dobzynski (1929-2014)<sup>7</sup>, premier introducteur en France des poèmes de Nazim Hikmet, auteur d'une admirable anthologie de la poésie yiddish du vingtième siècle et qui traduisit également Les *Sonnets à Orphée* de Rilke.

Au cours du dernier tiers du XX<sup>e</sup> siècle, la traduction de poésies étrangères par les poètes connus en France un essor remarquable. C'est dans ce contexte que furent créées, à l'initiative des poètes Claude Esteban (1935-2006) et Bernard Noël, les rencontres de Royaumont. Durant une quinzaine d'années, de nombreux poètes étrangers furent invités au Centre Culturel de Royaumont, non loin de Paris, chaque fois pour la durée d'une semaine. Ils étaient traduits collectivement par un groupe de 5 ou 6 poètes français. J'ai eu le plaisir de participer à ces passionnantes séances de travail quand nous avons traduit plusieurs poètes allemands qui furent ensuite publiés dans la collection de Royaumont : Oskar Pastior, Volker Braun, Arnfrid Astel ou Richard Pietrass<sup>8</sup>. En l'occurrence, il s'agit d'une langue qui m'est familière. Mais j'ai eu aussi l'occasion de traduire / adapter des poèmes écrits dans une langue que je maîtrise mal (le persan) ou pas du tout (le hongrois). Ces expériences d'un travail « en binôme » furent très enrichissantes. Ainsi ai-je découvert l'œuvre du poète hongrois Dezső Tandori et pris notamment un vif plaisir à traduire, avec Anikó Fázsy ou János Szávai, plusieurs de ses sonnets empreints d'une tonalité ironique. La contrainte formelle était très stimulante.

Si mon désir de traduire des poèmes allemands s'explique aisément par la découverte d'un pays (Tübingen, en 1956) et, plus tard, par les études de germanistique, le détour par l'étranger joua toujours un rôle important dans mon écriture. J'ai déjà eu l'occasion de rappeler<sup>9</sup> qu'après la publication de mes premiers poèmes, « *je traversai en effet une période durant laquelle je lisais de préférence, et presque exclusivement, des poètes étrangers, d'ailleurs à travers des traductions françaises, puisque je n'étais pas en mesure de lire le turc de Nazim Hikmet ni le tchèque de Nezval, ni le hongrois de Illyes. Ces exercices de dépaysement se sont poursuivis en Iran. (...). Mais ce fut précisément en Iran qu'une réconciliation s'amorça avec la poésie française. Le phénomène est connu, n'est-ce pas d'ailleurs cette expérience qu'évoquent d'autres poètes ? Vallejo a écrit qu'il apprit à connaître le Pérou en Europe et Illyes a confié que c'est son séjour parisien qui fit de lui un Hongrois.* »

Depuis des décennies, Renate et moi avons mis au point une fructueuse coopération pour traduire de l'allemand de nombreux livres de prose, notamment de Christa Wolf et d'Ingo Schulze. Mais mon expérience de la traduction poétique est d'abord liée à l'œuvre de Volker Braun. Après avoir découvert ses premiers poèmes, au milieu des années soixante, dans la revue *Sinn und Form*, j'ai commencé à en traduire certains. Ce travail n'aurait certes pu aboutir à un résultat satisfaisant si je n'avais eu la possibilité, durant un séjour à Berlin en 1968-1969, de le rencontrer régulièrement pour l'interroger et pour découvrir, grâce à ses commentaires, des particularités, allusions ou intertextualités que je n'aurais sans doute pas perçues. En 1970 paraissait donc en France son premier livre de poèmes, intitulé *Provocations pour moi et d'autres*<sup>10</sup>, un choix établi à partir de *Provokation für mich* et *Wir und nicht sie*.

Et certaines caractéristiques de ma propre poésie pourraient d'ailleurs être éclairées, à travers un réseau complexe d'interactions, par la longue fréquentation de l'œuvre de mon ami. Quelques-uns de mes poèmes naquirent même d'un dialogue avec ses textes.

Enfin je n'aurai garde d'oublier le cadeau inestimable que me fit Volker Braun en traduisant un certain nombre de mes poèmes<sup>11</sup>. Lui qui, à la différence de maints confrères de sa génération, ne s'est pratiquement jamais consacré à la « *Nachdichtung* » de poètes étrangers, me proposa, à partir de traductions interlinéaires, de transposer en

allemand plusieurs de mes poèmes. Cette entreprise fut une belle réussite, comme en témoigne notamment l'attentive analyse qu'Angela Sanmann lui a consacrée : « *Volker Braun confère à la traduction de poésie une dimension résolument politique. Il prolonge avec ses propres moyens littéraires les débats sociaux et politiques soulevés dans les poèmes d'Alain Lance, et leur donne ainsi une vigueur accrue*<sup>12</sup>. »

- <sup>1</sup> Professeur à la Sorbonne, écrivain et traducteur, notamment de Rilke, Hoffmannsthal et Mario Luzi. Dans *Autour de Rilke*, 8<sup>e</sup> Assises de la Traduction, Arles 1991 (Actes Sud, 1992).
- <sup>2</sup> *Vakante Glut – Dans la chaleur vacante* (Bibliothek Suhrkamp).
- <sup>3</sup> Guillevic fut traduit en allemand notamment par Paul Wiens et par Monika Fahrenbach-Wachendorff
- <sup>4</sup> Quelques poèmes ont été traduits par Elke Erb dans l'anthologie *Französische Lyrik der Gegenwart* (Volk und Welt, 1979).
- <sup>5</sup> Intervention du 16 octobre 1989 à la Maison de la poésie à Paris.
- <sup>6</sup> Automne/Hiver 1988.
- <sup>7</sup> Avec qui j'ai réalisé en 1979, pour les éditions Volk und Welt, l'anthologie *Französische Lyrik der Gegenwart*.
- <sup>8</sup> Dont j'ai également traduit, avec Gabriel Wennemer, le cycle *Pariser Lust – Au Plaisir de Paris* (Warbronn, 2011).
- <sup>9</sup> Dans *Longtemps l'Allemagne* (Tarabuste, 2009).
- <sup>10</sup> Aux éditions Pierre-Jean Oswald, Honfleur.
- <sup>11</sup> Depuis le *Poesiealbum 114* (Verlag Neues Leben, 1977), et plus tard pour *Die Lippe leicht am Riss der Zeit* (Editions Cornelius, 2013).
- <sup>12</sup> Dans son livre *Poetische Interaktion – Französisch-deutsche Lyrikübersetzung bei Friedhelm Kemp, Paul Celan, Ludwig Harig, Volker Braun* (De Gruyter, Berlin/Boston, 2013, p. 330).

Alain Lance est né en 1939. Enseignant, puis directeur d'instituts français en Allemagne et, jusqu'en 2004, de la Maison des Écrivains. Une dizaine de livres de poésie, dont *Distrain du désastre* (Ulysse fin de siècle, 1995, Prix Tristan-Tzara), *Temps criblé – Anthologie personnelle* (Obsidiane/Le Temps qu'il fait, 2000, Prix Apollinaire), *Divers avant l'hiver* (Tarabuste, 2011). A publié récemment ses carnets 1983-1986 : *Coupures de temps* (Tarabuste, 2015). Traducteur, souvent en coopération avec Renate Lance-Otterbein, de Christa Wolf, Volker Braun et Ingo Schulze, ce qui leur valut en 2012 le prix Eugen-Helmlé de traduction.